Document generated on 04/24/2024 6:32 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Knokke-Le Zoute ’67
Quatrième compétition internationale du cinéma expérimental

Gilles Blain

Number 52, February 1968

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51674ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Blain, G. (1968). Knokke-Le Zoute ’67 : quatrième compétition internationale du cinéma expérimental. *Séquences*, (52), 55–62.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

KNOKKE-LE ZOUTE '67

QUATRIÈME COMPÉTITION INTERNATIONALE DU FILM EXPÉRIMENTAL

Gilles Blain

Invitée officiellement par les organisateurs de la Quatrième Compétition internationale du film expérimental à Knokke-Le Zoute (Belgique), **Séquences** *y a délégué un de ses rédacteurs qui nous donne un compte rendu bien vivant de ce "festival" très particulier.*

La Mer du Nord roulait des flots tumultueux. Le ciel, tel une louve enceinte, menaçait, hurlait et crachait sa portée quotidienne de pluie ou de neige. La plage, grise, était piétinée par-ci, par-là, aux rares heures lumineuses de la journée, par des groupes d'enfants, frileux sous leur anorak, jouant à modeler des châteaux de sable qui n'avaient, hélas, rien de commun avec les architectures de rêve, dorées par le soleil de la belle saison. Quelques vacanciers, alourdis par les plantureux repas de fin d'année, s'échappaient de leurs villas ou des rares hôtels ouverts, et marchaient à grands pas, contre le vent glacial, sur la vaste promenade de ciment qui borde la plage. Nous étions à Knokke-Le Zoute, la plus luxeuse des stations balnéaires belges, en cette semaine du 25 décembre 1967.

1. Un casino en fièvre

Rien là que de très ordinaire: c'est l'atmosphère coutumière des villes d'eau du nord de l'Europe quand l'hiver en a chassé les touristes. Rien . . . sauf ce qui se passait entre les murs calfeutrés du célèbre casino et que laissait à peine deviner cette concentration de voitures garées tout autour: un monde insolite s'y agitait, nuit et jour, depuis le 25 décembre jusqu'au 1er janvier, devant des écrans qui ne fermaient jamais l'oeil et des magnétophones qui ne baissaient jamais la voix. Monde insolite, en effet, que cette foule de journalistes, de reporters, de photographes, de techniciens de la télévision et de la radio, de peintres, de musiciens, de cinéastes, d'intellectuels, venus de plusieurs pays du monde pour confronter leurs opi-

nions, présenter ou voir des oeuvres ; monde insolite aussi que cette faune de jeunes farfelus, "beatnicks" ou "hippies", arrivés des capitales de l'Europe et d'Amérique, avec leurs sacs à couchage et leurs provisions de LSD, pour célébrer le culte de l'image et le dieu du spectacle.

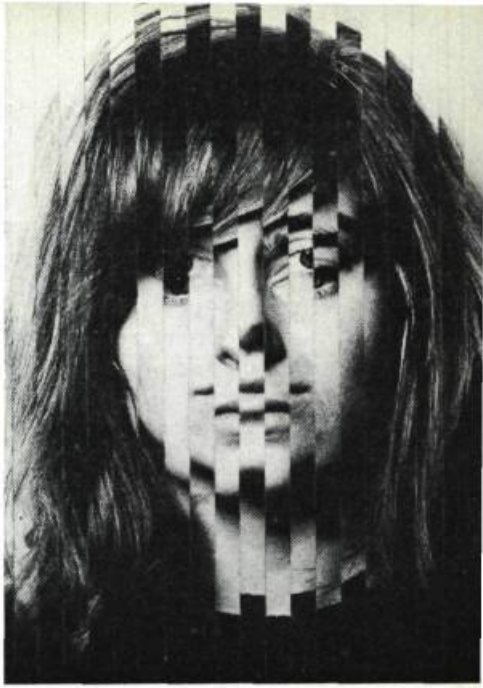
Les adeptes du tapis vert auraient eu grand-peine à reconnaître leur temple préféré : plus de tables de jeu, plus de cartes, plus de roulette, mais des fauteuils de cinéma, des projecteurs et tout l'équipement de la télévision ; absence totale des "smokings" et des robes à fourreau, mais triomphe des pulls à col roulé, des jeans défraîchis, des mini-jupes, des chemises fleuries ; à la criée du croupier, aux soupirs déçus des joueurs malchanceux, s'étaient substitués la clameur des discussions échauffées, la stridence des sons électroniques, le tintamarre des "happenings". Rien n'allait plus dans ce sanctuaire habitué à plus d'ordre et aux raffinements du monde bourgeois. La fantaisie y régnait ; les manifestations de caractère idéologique ou politique y éclataient, spontanées, bruyantes, violentes même, au point que la police dut intervenir (par exemple, la démonstration contre l'intervention américaine au Vietnam). Bref, le casino était en fièvre !

Beaucoup trop de fureur ! beaucoup trop de bohème ! s'exclameront certains. Et le lecteur pourrait avoir l'impression que Knokke 1967 fut plutôt une foire "psychédélique" qu'un festival du cinéma sérieux. Détrompons-le ! Disons, d'une part, que les festivals d'oeuvres expérimentales — que ce soit dans le monde de la chanson, du jazz, de la danse, du théâtre ou du cinéma — s'adressent particulièrement aux jeunes, plus sensibles que leurs aînés à la révolution des formes et des thèmes artistiques de notre époque ; et que, par conséquent, il est tout naturel d'y voir ces derniers venir en masse et manifester leurs convictions suivant les qualités mais aussi les défauts, voire les excès, de leur âge. Et, après tout, les festivals de l'industrie ou de la profession cinématographique n'ont-ils pas, eux aussi, leur aspect incongru ? Il faut être naïf, ou manifestement hypocrite pour ne point voir les déchaînements de passions politiques, les partisaneries mesquines et les excès de moeurs auxquels se livre certain public, d'apparence respectable, de Cannes, de Venise ou d'ailleurs... Disons, d'autre part, qu'il faut avoir la sagesse de séparer les incidents malheureux, survenus cette année à Knokke, (et explicitement désapprouvés par la direction) d'avec l'organisation matérielle et intellectuelle du festival proprement

dit, dont les services, la programmation, les séances de travail avaient de quoi satisfaire, en général, les exigences d'un public international de spécialistes.

2. Un festival pas comme les autres

Organisée par la Cinémathèque royale de Belgique, la Compétition internationale du Film expérimental de Knokke porte essentiellement, comme son nom l'indique, sur le film expérimental. "Par film expérimental, dit l'article 3 du règlement de la Compétition, on entend toute oeuvre conçue pour le cinéma ou la télévision, qui marque une tentative de renouvellement ou d'élargissement de l'expression cinématographique." La définition est suffisamment large pour accueillir les genres les plus variés (documentaire social, critique sociologique, reportage, poème, parodie, animation, portrait, abstraction . . .) ; la seule et indispensable condition est que l'oeuvre présentée tente une expérimentation dans le vaste champ des rapports "artiste - oeuvre - public", "caméra - son - image". Un autre article du règlement stipule que la Compétition est réservée à des films inédits, sauf exceptions suggérées par le Jury de sélection et approuvées par les organisateurs du festival.



Schnitte, de Peter Grobe

La Compétition de cette année était la quatrième du genre, les trois premières ayant eu lieu respectivement en 1949, 1958, 1963. Si ces compétitions n'ont pas le succès populaire des classiques festivals annuels de long métrage, qui se tiennent à Cannes, Venise, Berlin, San Sebastian, Moscou, Montréal, etc., on ne peut dénier le rôle nécessaire et capital qu'elles jouent dans l'évolution des formes cinématographiques et dans l'histoire récente des découvertes tech-

niques du langage son-image. Knokke stimule la recherche dans ce domaine par une aide matérielle fournie, au départ, aux candidats qui en font la demande, par la consécration, sous forme de Prix, accompagnés ou non de bourses, des oeuvres jugées les plus remarquables, mais surtout par la possibilité offerte à de jeunes auteurs mal ou peu connus de se faire connaître par un public critique et de s'affronter à des collègues qui pensent et s'expriment différemment d'eux. Nombreux sont les auteurs de films expérimentaux, reconnus aujourd'hui, soit comme novateurs dans ce difficile secteur du cinéma, soit comme créateurs dans le long métrage de fiction, qui doivent le lancement ou la consécration de leur carrière à l'une ou l'autre des Compétitions de Knokke. Citons pour exemples: Norman MacLaren, Agnès Varda, Oscar Fishinger, Kenneth Anger, Walerian Borowczyk, Hilary Harris, Roman Polanski, Stan Brakhage, Shirley Clarke, Claude Jutra, Gregory Markopoulos, Robert Breer, Alexandre Alexeïeff . . .

Cette année, le jury de sélection, exclusivement belge, avait retenu 90 films sur les 335, répartis entre 16 pays, dont le Canada (*Opus 3* de Pierre Hébert). Mais hors cette imposante liste de films en compétition, le programme des projections comprenait de nombreuses oeuvres (environ 70), soit non retenues pour la compétition, soit appartenant aux membres du jury du palmarès (Shirley Clarke, Vera Chytilova, Walerian Borowczyk, K.G. Pontus Hulten, Edgar Reitz), soit déjà consacrées dans les compétitions antérieures. On ne saurait trop féliciter les organisateurs de Knokke d'avoir donné au public la possiblité de critiquer les critères de sélection du jury belge, de découvrir et d'applaudir tel film non retenu à la sélection mais qui aurait mérité de l'être, et de revoir (ou de voir tout simplement, car ce genre d'oeuvres échappe aux circuits de distribution ordinaire) des films déjà consacrés pour leur valeur exceptionnelle.

3. La compétition : un bilan assez maigre

Passons à la compétition. Le bilan en est plutôt négatif. Sur les 90 films présentés, 16 m'ont assez intéressé pour que j'aie envie de les revoir et de les étudier, mais seulement 8 de ces 16 témoignent d'une rénovation satisfaisante, d'une recherche originale et vraiment aboutie. Ce qui veut dire que les cinq sixièmes étaient ou franchement mauvais ou d'une expérimentation banale.

Première catégorie: les films franchement mauvais. Une bonne dizaine! Tous des films qui prétextaient de l'expérimentation pour délivrer un contenu libidineux, voire pornographique (je pense notamment à *1967* de l'américain Al Rose, qui prétend décrire l'itinéraire, dans la vie, d'un garçon solitaire, mais qui, en fait, raconte ses émois pubertaires, ses vices intimes, selon un traitement qui ne laisse pas de doutes sur les propensions homosexuelles de l'auteur; à *Spiracle* de l'américain Robert Beavers; à *The Embryo,* surtout, du japonais Koji Wakamatsu, dont le sadisme échevelé, "exemplaire, avoue naïvement l'auteur, de l'actuelle production du Japon", a soulevé une tempête de protestations dans toute la salle). Que l'on me comprenne bien: je ne porte pas ici un jugement de morale chrétienne; je me situe à l'intérieur d'une morale que tous acceptent plus ou moins tacitement, la morale de l'oeuvre, ou la morale proprement esthétique. Je m'insurge contre le mythe, courant aujourd'hui dans le cinéma et les autres arts, du sexe considéré comme un des beaux-arts. Le culte du corps (masculin ou féminin) n'a pas une valeur esthétique en soi; le traitement en image de l'acte sexuel ou du plaisir érotique n'est pas automatiquement signe de réussite

Les Caméléons, de Patrick Halla

ou de maturité esthétique. Les mêmes qualités qu'il faut à un cinéaste pour développer une situation dramatique qui ne glisse pas au mélodrame, pour suggérer des émotions qui ne soient pas factices, pour faire vivre des personnages qui aient une existence vraie, pour reconstituer un climat social avec justesse, ou pour exprimer des idées qui ne déraillent pas vers la thèse, sont requises dans le traitement des sujets, des personnages, des situations qui impliquent la violence et le sexe. Ces qualités sont peu nombreuses, mais indispensables: sincérité de l'auteur vis-à-vis de lui-même et de son oeuvre, respect du public, maîtrise de la forme (c'est-à-dire adéquation de la chose dite et de la manière de la dire). Il est malheureux de constater que la catégorie des films que j'appelle "franchement mau-

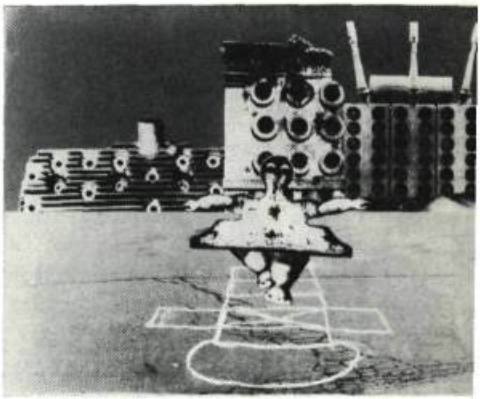
vais" ne rencontraient ni l'une ni l'autre de ces exigences. On va me rétorquer que le film expérimental est par définition un essai, donc une oeuvre ouverte, une oeuvre qui risque "gros" en explorant l'inconnu ; que d'ailleurs le film expérimental est réservé à un certain public de connaisseurs ; qu'il ne "passe" que dans des salles spécialisées . . . Tout cela est vrai, j'en conviens ! Mais je me demande où l'on veut en venir avec cette objection . . . A justifier les excès, les complaisances morbides, les aberrations sexuelles, les défoulements ? Je m'inscris en faux ! La recherche expérimentale en cinéma ne doit pas être synonyme de recherche d'un langage pour traduire avec le plus de séduction possible les débordements de l'homme. Cessons de considérer ce secteur du cinéma comme le champ privilégié d'Eros, comme la garçonnière où l'on se masturbe entre copains ! Heureusement que les cinéastes, les artistes, les critiques de Knokke n'étaient pas la majorité à penser cela . . . Je me devais de faire cette remarque par respect de l'homme (celui qui continue toujours d'exister sous le visage de l'expérimentateur et celui qui ne cesse pas d'être le spectateur de cinéma), par respect aussi du cinéma, du cinéma expérimental en particulier.

Deuxième catégorie : films d'expérimentation banale ou avortée. Un très grand nombre. Et là trois défauts majeurs. Soit l'esprit d'épate, le désir d'en mettre "plein les yeux" (c'est le cas de *Corny* du danois Niels Bentzon, de *Play 54321* du polonais Andrzej Jurga, de *Water sark* de l'américain Joyce Wieland, de *Ems Nr. 1* du suédois Ralph Lundsten . . .). Soit l'absence de rythme ; ce défaut est très courant dans le secteur de l'expérimentation et gâte des oeuvres parfois bien lancées, pleines de talent et parsemées de trouvailles heureuses (c'est le cas de *Les Visages* du français Dyja, de *Poem Posters* de l'américain Charles-Henry Ford, de *Bolero* de l'australien Albie Thoms, de *Entretien* du belge Michel Thirionet . . .). Soit la répétition monotone, lassante, d'un certain nombre de trucages, tels les jeux de lentilles, les déformations focales, les surimpressions, les effets de zoom (c'est le cas, hélas, de quelques films américains dont la présence est d'autant plus regrettable que la sélection américaine, en général — 35 ouvrages —, est de loin la meilleure du festival).

Mais sur ce tableau sombre, quelques taches claires que le jury du Palmarès a judicieusement remarquées. *Wavelength* de l'américain Michael Snow, grand vainqueur de

la compétition. Snow, utilisant presque exclusivement le zoom, a voulu faire, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, "la somme des réactions de son système nerveux et de ses idées a - esthétiques". C'est trop peu de dire qu'il y a pleinement réussi. *Selbstschusse* de l'allemand Lutz Mommartz est une très originale étude des déplacements et tournoiements insolites d'un homme dans l'espace grâce à une caméra si agile qu'elle semble se jouer de son sujet comme d'une balle de ping-pong ; cette oeuvre décroche le second prix. Quant à *Grateful Dead* de l'américain Robert Nelson, il a remporté le troisième prix : je me demande vraiment pourquoi, car sa tentative de transcrire en images les musiques d'un "beat group" de San Francisco répète inlassablement pendant une dizaine de minutes les mêmes déformations visuelles. Par contre, *Besokët* du suédois Ake Arenhill mérite bien le Prix de la Radio-Télévision belge pour sa recherche graphique dans l'expression d'un problème capital pour l'homme d'aujourd'hui: l'homme survivra-t-il assez longtemps sur terre pour recevoir les étranges créatures qui peuplent les autres planètes et répondre aux questions qu'elles se posent à notre sujet ? La Suède gagne un autre prix avec *Altisonans* de Karl-Birger Blomdahl, et à juste titre : voilà un travail original, précis, qui évoque en dessins géométriques les cris des oiseaux; le rythme est excellent et la technique sonore parfaitement au point. L'anglais Stephen Dwoskin est l'auteur qui m'a le plus bouleversé au cours de la compétition : il a présenté trois oeuvres *Soliloquy, Chinese Checkers, Naissant,* dont l'expérimentation est au service d'une sensibilité extraordinaire. Il s'agit dans les trois cas du thème de la femme, de la femme seule, angoissée, qui ne sait pas communiquer : *Soliloquy* nous la présente en proie aux phantasmes de ses échecs matrimoniaux, tout à ses pensées intérieures ; *Naissant* nous la présente, enceinte, sur son lit, souffrante et joyeuse devant la perspective de l'enfant, enveloppée par une ca-

Erlebnisse der Puppe, de Frantz Winzentsen



méra qui se fait en quelque sorte témoin de ses agitations ; *Chinese Checkers* étudie, pour sa part, le duo sentimental de deux femmes, les aléas de leur amitié. Ce sont d'emblée les oeuvres les plus profondes de la compétition. Il y a un film que j'eusse aimé voir couronner : *Erlebnisse der Puppe* de l'allemand Frantz Winzentsen. Une poupée monstrueuse s'avance dans notre monde à pas lourds, découvre la sottise et la violence humaines, prend les habitudes de l'homme et se met à fracasser son propre univers : ce beau thème de réflexion est servi par une technique qui m'apparaît assez nouvelle. *Schnitte* de l'allemand Peter Grobe n'a pas reçu de prix lui non plus. Dommage ! L'expérimentation, très simple, consiste à déformer un visage féminin par le glissement à tiroir — tantôt à l'horizontale, tantôt à la verticale, tantôt à l'oblique, tantôt en cercle — de bandes étroites qui se déplacent chacune suivant un rythme différent : l'effet procuré est fort curieux. Faut-il parler de la seule oeuvre canadienne figurant à la compétition ? *Opus 3* de Pierre Hébert se situe dans la "bonne moyenne", sans plus (que nous sommes loin du temps où Mac Laren triomphait à Knokke ! A propos, il y est toujours présent d'une façon curieuse : par l'influence qu'il ne cesse d'exercer sur les jeunes qui croient s'en être libérés). Voilà donc pour la compétition.

Quelques surprises agréables, beaucoup de déceptions... Mais il ne faut pas conclure sur une constatation aussi triste. En fait, il y eut des séances de films hors compétition qui ont largement compensé les déboires de la compétition. Je pense à la rétrospective de l'américain Gregory J. Markopoulos (*Swain, Himself as Herself, Ming Green, Eros, O Basileus*) qui est un maître en expérimentation. Mais je pense surtout à l'extraordinaire rétrospective de Walerian Borowczyk (*Dom, Renaissance, Le Jeu des anges, Le Dictionnaire de Joachim, Rosalie, Gavotte, Le Théâtre de Monsieur et Madame Kabal*). Que c'est reposant et soulageant de consacrer deux ou trois heures à des films qui ont du rythme, qui disent quelque chose, qui ont une technique parfaite ! . . .

Au total, si la compétition a été terne, je n'ai pas été privé de bon cinéma et j'ai participé à un concert unique de spectacles. L'ambiance était animée, frénétique même. Si j'ai déploré certaines violences, je me suis réjoui de la jeunesse d'esprit du public. Et l'organisation était bien rodée. Si l'expérience de Knokke était à recommencer, . . . eh oui, je la recommencerais bien volontiers !